

AU COIN DE LA RUE, L'AMOUR

La dessinatrice japonaise **Ayako David-Kawauchi** vit en France depuis 1986. En partant d'un bout de bois brûlé – un fusain, l'outil le plus simple – elle arrive à produire un univers personnel, comme dans son exposition à la galerie Détails. Une réussite.

Propos recueillis par **THOMAS LÉVY-LASNE**



CitizenK Homme: Vous étiez dans le design textile avant d'être artiste sur le tard. Comment s'est passée la transition?

Ayako David-Kawauchi: J'ai toujours eu envie d'être peintre. Ma mère possédait plein de livres sur les Impressionnistes. Dans les tiroirs de mon père, il y avait des nus de François Boucher que je regardais en cachette. Je collectionnais les estampes de Hiroshige ou Hokusai contenues dans les sachets pour cuisiner des *ochazuke*, j'ai toujours vécu dans le goût des images. Quand je suis arrivée en France, j'ai rencontré un garçon dont j'étais un peu la muse. Il voulait devenir peintre mais au bout d'un moment, j'ai bien compris que c'était moi qui voulais l'être. J'ai commencé à dessiner à 40 ans. Je m'étais fixé le but de travailler jusqu'à 45 ans, et si ça ne donnait rien, j'arrêtais. C'était une grande prise de risque, mes enfants avaient alors 11 et 8 ans. Je dessinais tout le temps de 9 heures à 18 heures aux ateliers de la Ville de Paris.

Au bout de combien de temps votre dessin est-il devenu si personnel?

Vraiment tout de suite. J'étais très timide et je me cachais tout le temps pour dessiner le modèle vivant. Un jour, j'ai pris un grand papier de 2x2 mètres et j'ai dû dessiner devant tout le monde. Ma pudeur a dû sortir de moi, mais ce n'était pas grave. Quand j'étais aux Arts-Déco, les professeurs m'ont poussée à utiliser le fusain, et je l'ai toujours considéré comme quelque chose qui était le dessin même.

Vous dessinez surtout d'après modèle.

Comment les trouvez-vous?

Ça dépend de ce que j'ai envie de faire. Cela m'arrive de demander aux voisins, aux amis, ou même à des inconnus dans le métro. Une fois, il y avait une dame avec un chien,

j'avais très envie de dessiner son chien, pas forcément elle. Elle est venue chez moi, puis moi chez elle. Les modèles ont une influence énorme sur mon travail. Je m'adapte beaucoup à eux. Quand j'essaie de travailler d'après photographie, ça n'a rien à voir. Un modèle bouge tout le temps, cela ressemble à des décompositions du mouvement à la Étienne-Jules Marey, comme dans un tremblement de terre.

Comment se déroule la séance de pose?

Ce sont de vraies séances psychanalytiques. Au tout début de la séance, je parle mais ensuite, je n'ai pas le temps de répondre car je travaille. J'aime bien les inconnus parce que je suis dans l'attente de ce qui va se passer. Ceux que je connais me racontent leur vie quotidienne. J'ai envie de savoir ce qui leur arrive. Parfois, les gens sont désagréables, méprisants, mais il se passe quelque chose, ça nourrit le dessin. Toute leur présence s'inscrit sur le papier à mon avis. Quand la séance est finie, le dessin aussi.

D'où provient la partie symboliste de vos dessins?

Bizarrement, j'ai eu une éducation protestante japonaise, je connais bien la Bible grâce au catéchisme. Je crois à l'inconscient collectif. Les choses viennent à moi d'elles-mêmes. Dernièrement, par exemple, j'ai fait poser une jeune fille avec un miroir dans un grenier. Je n'ai pas du tout pensé sur le coup à la symbolique de l'éphémère, c'est venu après. Dans ma tête, je n'ai pas beaucoup de langage ou de références à l'histoire de l'art, je crois que c'est en grande partie l'inconscient collectif qui traverse mes dessins. Je pense comme ça, si c'est une réponse.

Pourquoi le fusain et non la peinture?

Ah oui, mais ça c'est mon rêve. Ça fait un an et demi que j'essaie, mais ce n'est toujours pas



au point. Je crois que j'ai un réalisme stylisé, un peu expressionniste, comme les peintres que j'aime, Giotto, Piero della Francesca, Schiele, Dix, Balthus, Käthe Kollwitz, Lucian Freud. Je suis plus sensible aux tableaux représentant les difficultés de l'existence. Quand j'étais petite, on faisait beaucoup de charité pour des gens en difficulté, ça m'a rendue sensible, je pense. Avec ma façon de parler et le fait que je rigole tout le temps quand c'est possible, les gens me voient comme quelqu'un de gai, mais je ne le pense pas du tout.

Qu'est-ce qu'on pourrait vous souhaiter?

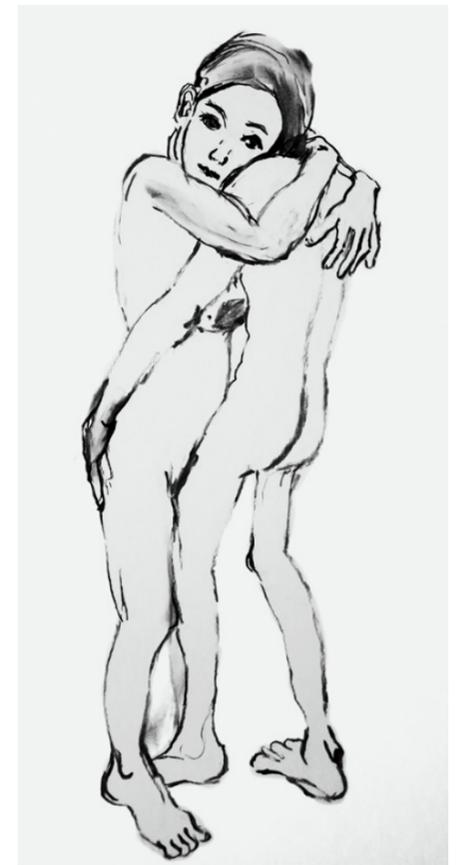
De continuer. C'est vraiment difficile. Il faut garder un bon esprit, donc il faut le nourrir. Dans la vie, il y a des accidents partout, des faiblesses. L'amour c'est très important. Peindre, dessiner, c'est nourri par l'amour. Il faut pleurer, il faut rigoler, boire, manger mais aussi garder sa solitude. J'aime bien être avec les gens, mais rester seule pour voir ce qu'il se passe, c'est tellement intéressant.

Quelle est la particularité de l'exposition que vous allez présenter à la galerie Détails en début d'année?

L'exposition est sur le thème de l'amour. J'ai engagé un modèle professionnel qui a choisi lui-même sa partenaire, et je leur ai demandé: "Qu'est-ce que c'est l'amour?" Des états, des pauses. On est parti de captures d'extraits de film. C'était un peu du cinéma au début, et peu à peu il s'est passé des choses... ■

"JE T'AIME, UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT..."

Exposition personnelle d'Ayako David-Kawauchi, du 15 janvier au 19 février 2019. Vernissage le 15 janvier à la galerie Détails, 39 rue Notre-Dame-de-Lorette Paris IX^e, du mardi au samedi de 14h à 19h, et sur rendez-vous 01 82 10 14 73



← *Baiser*, 100x80 cm, 2017, fusain pierre noire

↑ *Bouquet II*, 70x90 cm, 2018, fusain pierre noire

↑ *Tendresse II*, 59x42 cm, 2018, fusain pierre noire